

Les choses et le personnel

Considérations au sujet de la biographie de Rudolf Steiner I

« Je me suis toujours efforcé de formuler ce que j'avais à dire et ce que je croyais devoir faire, en fonction des réalités et non de mon vécu personnel. Cependant, j'ai toujours pensé que, dans de nombreux domaines, c'est le vécu personnel qui confère à l'activité humaine sa coloration la plus précieuse. Cependant il me semble que cette qualité personnelle doit se révéler par la manière de parler et d'agir, et non par une réflexion sur sa propre personnalité. Ce qui peut résulter de cette réflexion est une question que l'être humain doit régler avec lui-même. »¹

La déclaration semble simple : Agissez et exprimez-vous de manière appropriée, sans motivation personnelle. Discernement et connaissance au lieu d'intérêts particuliers suivis comme fondement de l'action dans une estimation isochrone des traits de caractères et formes d'expression. C'est à peine s'il existât un débat sur des questions décisives, dans lequel un tel positionnement d'objectif ne fût point proclamé. Les raisons personnelles doivent rester en souffrance, les raisons pragmatiques ont la préséance. À la fin de sa vie, Rudolf Steiner commence-t-il donc à rédiger ses souvenirs biographiques avec une certaine manière de parler ? Ou bien le sens de ce qui a été dit ne doit-il pas être rendu compréhensible à la lumière du coucher du soleil d'une vie qui est presque incommensurable dans son abondance, précisément en termes de son contenu ? C'est exactement ce chemin qu'emprunte Rudolf Steiner en mettant noir sur blanc sa biographie.

Ici, on tentera de mettre en mouvement, par une explication conceptuelle, ce qui marque la différence distinguant la pratique réellement réalisée spirituellement et physiquement à travers la vie de Rudolf Steiner d'une signification générale de la déclaration citée ci-dessus.

La division comme base de réflexion

Le facteur décisif pour une première orientation dans le domaine du sens entre la chose et la personne c'est que le contenu d'une action spécifique et concrète ou d'un discours concret spécifique doit être tiré de la chose — des choses — comme relevant de leur exigence. Cela requiert que la demande de la chose soit effectivement communiquée à la personne. Avec cela entre en jeu cette faculté qui produit cette partie de la réalité qui n'est pas donnée par la simple perception, mais qui doit être produite comme représentation, pensée, concept, comme forme spirituelle du sensible — le penser. Ce n'est que par l'activité du penser qu'il devient possible de comprendre le monde à partir de lui-même et de son essence. En lui vit la vertu de déclencher cette ardente aspiration à con-naître [ou de renaître avec en français, *ndt*] les choses, qui a été attisée par l'expérience de la séparation entre l'être humain et le monde à une activité continue : pour acquérir une unité reconquise du savoir et de la chose, de l'esprit et du phénomène, du sujet et de la substance.

Le penser plus tardif

Cette démarche philosophique traditionnelle s'accompagne cependant d'une caractéristique qui impose un répit à l'action. Pour que la connaissance puisse conférer une base d'action, elle a besoin de temps pour accomplir son œuvre. Le penser nécessite un objet, sinon c'est une capacité vide. Et cet objet doit toujours être existant — comme phénomène, événement, contexte de chose, processus etc. Ensuite le penser peut se l'approprier. C'est l'asymétrie typique de l'existence humaine d'aujourd'hui, dans laquelle une partie de la réalité est toujours en avance sur l'autre, quelque chose de créé et de fait, à la création et à la pré-donation de laquelle l'homme n'a aucune part.

1 Rudolf Steiner : *Mein Lebensgang [Ma vie]* (GA 28), Dornach 1962, p.7 [Chez EAR, Autobiographie — Vol. 1 (Pas d'IBSN), en français, p.11 ; dans la traduction de Georges Ducommun.

Simultanéité paradoxale

Mais, cela étant, il est question dans l'idée citée d'une parole et d'une action « *comme les choses [...]* l'exigent ». Une exigence ne peut se référer qu'à quelque chose, qui n'existe pas encore. Pour la cognition ordinaire, il y a donc la situation paradoxale que dans le donné, on peut identifier quelque chose qui n'est pas encore donné, mais qui devrait l'être, or ce qui n'est-pas-encore-consumé, mais qui devrait-l'être, se fait savoir au connaître.

Quoique je sois conscient que ceci n'est que le début d'une idée qui exige aussi quelque chose, notoirement l'examen de la question du comment le fait d'être à côté de la chose peut être surmonté pour le penser, je vais à présent passer à la question sur l'élément personnel ou la personne. Ce qui reste ouvert ici nécessite son propre traitement.

De la relation à soi à celle au monde

L'action orientée vers la situation présente inclut la volonté de se transformer en conséquence. La personnalité prend le sens d'une transition de la relation à soi à la relation au monde. C'est une entité identique qui se présente différemment à chaque instant et ne s'accomplit que dans chaque situation spécifique. Le discours conventionnel de l'action appropriée comme purement instrumentale prend le sens global d'une quête du perfectionnement personnel, englobant toute la vie, au sens de sa propre relation concrète au monde. Cet effort n'atteint jamais de but ultime. Car quand viendrait-il un moment qui justifiât d'affirmer que le but de tous les buts possibles eût été atteint, et que désormais, sans être le monde lui-même, on peut rester avec ce qui nous est ancien et familier ! Mais qu'advient-il du monde si l'homme le rencontre comme les choses l'exigent ?

Jé-ité^(*) comme porteuse d'action

Si l'on traduit des choses avec un contenu mondial, ce contenu en vient à lui-même par la connaissance chez l'être humain. Si ce vis-à-vis se produit comme une rencontre du monde avec lui-même dans l'espace intérieur de l'âme pensante et si l'on considère cet événement comme une connaissance idéale à atteindre, alors la question se pose : chacun ne devrait-il pas se sentir amener à en faire autant sur la base d'une telle connaissance idéale du monde ? Cependant, la *jé-ité*, en tant qu'instance personnelle qui ne peut être abusée, est le centre et le point de référence efficace de l'expérience consciente, en particulier dans le penser. Grâce à la *Jé-ité*, il devient clair que dans une situation concrète, il existe autant de possibilités d'action appropriée qu'il existe d'essences-Je. Pour l'action, cela se traduit par l'absence de toute norme. À la *Jé-ité*, en tant qu'individualité distincte de tout autre *Jé-ité*, revient une loi de nature et d'empreinte également diverses, laquelle ne peut être réalisée qu'individuellement, et non pas de manière générale. Il ne s'agit pas pour la *Jé-ité* d'élaborer quelque chose d'étranger à son essence, au sens d'une dette, bien que le concept de culpabilité ne puisse avoir de reste. Elle doit simplement s'exprimer nettement dans l'expérience de la *Jé-ité* et pouvoir s'enraciner d'une manière librement fondée dans la volonté. Il n'y a pas non plus d'arbitraire dans l'action. Il conduirait à une complète indifférence des objets de l'action. La perception et la re-connaissance d'une possibilité d'action comme exigence formulée par le contexte mondial ne peut évidemment être comprise que comme une activité cognitive, en aucun cas générale, d'une personne, d'un sujet, d'un soi individuel. À cet égard, il s'agit de comprendre comment un esprit humain saisit la chose dans laquelle son esprit s'exprime.

Je comme monde — Monde comme Je

Ce que les choses exigent, ce n'est guère général. Le langage des choses ne s'adresse pas à tous de la même manière. C'est précisément pour cette raison qu'il peut éveiller l'individu, en tant que force formatrice et productive, dans la mesure où la *Jé-ité* devient réceptive au langage des choses en le révélant dans ses actions. Ainsi, le contenu objectif du monde se transforme-t-il en la diversité de chaque forme individuelle par l'action individuelle. Ce qui appartient à la personnalité en action est certes différent du

(*) Entendons-nous bien ici, au sens que lui donne actuellement le philosophe **Salvatore Lavecchia** du *Philosophicum* de Bâle qui est aussi l'inventeur du terme français. Voir les articles de Salvatore Lavecchia (env. 23) parus à ce sujet dans **Die Drei en allemand** qui ont tous été traduits en français depuis 2012. *ndt*

monde transformé par l'action. Cependant, l'effet de l'action sur la *Jé-ité* montre clairement que ce que nous comprenons initialement comme personnel, au sens de ce qui nous est propre et particulier, appartenait originellement au monde. On pourrait donc dire que tout ce qui est personnel doit être examiné pour trouver son origine dans un contexte d'action antérieur lié au monde. Ce qui se présente dans et à travers la personnalité comme sa possession est, dans sa genèse, lié à une origine issue du monde. Il doit son origine au monde. L'humanisation, vue sous cet angle, serait l'adoption d'une forme et d'une physiologie qui lui sont propres, selon un processus en cours depuis des temps immémoriaux et engendré par les formes les plus diverses de sa relation active au monde, qui entoure une *Jé-ité* se trouvant en quête progressive d'elle-même. L'équilibre entre la *Jé-ité* comme pure différence et la *Jé-ité* comme contenu de sa relation au monde lui-même vient du Je, de sa compréhension de soi, de sa connaissance de soi. Beaucoup dépend de la question de savoir si cette connaissance de soi donne suffisamment de substance à la balance qui penche vers la gratitude envers le monde, par opposition à une position de soi-même comme pure individualité et dévouement à soi-même. Les effets d'un équilibre manqué sont manifestes dans presque tous les événements mondiaux actuels. Ce qui vient à notre rencontre dans le monde comme une menace, un danger, voire une destruction pour nous-mêmes, c'est en soi l'effet de cette même «*Jé-ité*». Les fruits, bons ou mauvais, de nos actions sont l'expression de nos *Jé-ités* devenues monde.

Je et monde comme leur avenir

La personnalité, lieu de résidence temporaire de la *jé-ité*, présente ces deux aspects. D'une part, elle est ce qui spirituellement et originellement entre dans la vie et, de manière unique, elle façonne cette dernière. D'autre part, la personnalité peut aussi être comprise comme la direction que la réalité vivante du monde lui donne. Ces deux aspects réunis aboutissent au Je absolu de Fichte, qui se sépare pour la conscience, en monde comme non-Je et Je lui-même.² La conscience, pour la Terre, c'est une conscience incarnée [au sens propre, bref, dans la chair « fraîche et réelle », *ndt*]. À chaque fois, selon le degré de son ouverture spirituelle, la possibilité existe qu'à partir de son esprit, la *jé-ité* pénètre dans le monde ou bien par l'esprit, le monde parvient au monde pour le souvenir de son propre soi comme monde. Les deux manières de la *Jé-ité* se réalisent dans l'accomplissement de la vie alternativement l'une, l'autre. Réaliser ici veut dire que le Je et le monde sont des processus, des phénomènes du temps, des entités, qui ne sont pas impassibles. Elles sont l'esprit de l'événement — processus du monde comme Je, processus-Je comme monde. Le contenu moral des deux détermine un développement pour le bien ou le mal, et recèle donc une perspective évolutive. Ainsi se révèle que la manière dont la *jé-ité* se comporte vis-à-vis d'elle-même et du monde, tout en renouvelant et reformulant constamment cette relation, est d'une profonde importance pour les deux. Ce qui peut devenir du monde et du Je se trouve ouvert dans le temps pour pouvoir lui donner une forme et le Je doit lui-même devenir pour ce temps afin de pouvoir lui donner une forme. La compréhension de soi indiquée dans la citation de Rudolf Steiner se réalise selon un événement alternatif, dans lequel *Jé-ité* comme forme du monde et monde comme forme de *Jé-ité* interagissent constamment en passant alternativement l'une dans l'autre.

Contenu de soi et libération de soi

Mas qu'*exigent* donc les choses ? Des requêtes, il en était déjà question, se réfèrent à ce qui est à venir. Si vous reconnaissez une prétention comme contraignante, vous vous déclarez responsable d'une chose qui ne s'est pas encore produite. La réalisation de laquelle a un côté intérieur et un côté extérieur. Cela relie l'effort individuel aux conditions concrètes d'action. Ce qui peut être accompli pour atteindre l'objectif recherché apparaît extérieurement. Intérieurement, grâce aux effets de l'effort tourné sur le monde, un processus de construction de l'âme se met en place, intensifiant l'oubli de soi. Ce qui est décrit dans la formulation de Steiner comme l'exigence des choses se manifeste dans son effet sur l'âme comme une exigence de s'adapter à une réalité future et de développer continuellement un équilibre entre le contenu de soi et le don de soi dans la direction de cette exigence sans fin des choses. Dans une expression empruntée à la vie religieuse, un tel événement est caractérisé comme un sacrifice, une offrande. Une telle

2 Johann Gottlieb Fichte : *Grundlage der gesamten Wissenschaftslehre* [Base de toute la doctrine de la science], première partie, §1 (1794), du même auteur : *Werke* / Œuvre vol. 1, 2, *Gesamtausgabe der Bayerischen Akademie der Wissenschaften* [Édition complète de l'Académie bavaroise des sciences], Stuttgart-Bad Cannstatt 1965, pp.250 et suiv.

expression semble justifiée étant donné que le sacrifice est le don de quelque chose dont on croit ne pas pouvoir se passer, bien qu'on ait réalisé que le fait d'y renoncer signifierait un gain dans le sens du développement des qualités et des capacités qui, du point de vue de la question, devraient être recherchées pour le progrès commun de l'humanité et du monde.

Douleur de la perte et du sacrifice

On croit généralement aujourd'hui que ce dont on croit ne pas pouvoir se passer réside principalement dans les avantages et les particularités supposés ou réels de sa propre personnalité. Or, la propre image de nous-mêmes nous protège d'une vérité qui pourrait révéler la forme que nous croyons vraie de notre *jé-ité*, lui permettant ainsi de se révéler au monde. Pourtant, nous craignons la douleur et la perte, et au lieu de laisser la vérité émerger, nous nous accrochons à une version égocentrique de notre *Jé-ité*. Une part importante de notre culture civilisée repose sur des inventions et des techniques visant à créer une image de soi, dont le but est de nous tromper sur nous-mêmes. L'énorme effort déployé pour créer cette illusion démontre combien il est difficile de se séparer de quelque chose dont l'inutilité, voire le préjudice durable, est évidente. La personnalité est si intime, avec la douleur de la perte, qu'elle ne peut être considérée comme proportionnelle au gain considéré comme incertain, toujours improbable. Au lieu de cela, on insiste par réflexe sur son originalité, en étant armés jusqu'aux dents si nécessaire. Qu'est-ce qui pourrait remplacer en effet, une habitude, peut-être superflue, mais devenue chère, une habitude dont on ne peut se libérer de l'*habitus* manifeste qu'à contrecœur ? Que serait-on alors — sans soi-même ? Si, au contraire, on résiste à la peur du vide, soudain béant, dans lequel on semble s'être perdu(e), on se tourne simultanément vers un moment possible de renversement. Dès que le désir effréné de perpétuer l'image de soi est remis en question, la possibilité d'une nouvelle orientation peut être réduite au silence, dont le contenu, ainsi que l'émergence d'une forme supérieure de soi-même, peuvent trouver les forces de leur développement. La lumière dans laquelle cet événement apparaît est déjà celle du sacrifice comme une capacité supérieure de la *Jé-ité*.

Sacrifie — Amour — Penser

Le sacrifice se distingue de l'échange. L'échange est la relation sociale courante dans une société libérale à économie capitaliste. La volonté de donner est liée à l'attente d'une contre-valeur équivalente. Donner demeure un changement extérieur. Pour l'échange, devenir différent est un prétexte qui ne fait que masquer la persistance de l'identique. Sous son signe, l'altruisme sert au mieux le statut social. Cela aussi n'est qu'un échange. Un sacrifice en revanche est un don qui ne se calcule pas en fonction d'une contre-valeur. Il est facile de comprendre qu'une telle capacité est uniquement accessible à l'amour comme précepte. Celui-ci en revanche semble échapper à l'arbitraire et la disponibilité. Néanmoins il y a une activité, dans laquelle l'amour est devenue une nature intérieure : le penser.^(**) Penser est le réel don de soi, à partir de la substance duquel tout ce qui est autre en reçoit sa structure cognitive. Ce qui en reste à partir de la *Jé-ité* et pour celle-ci, c'est un savoir de la chose. Ce qui octroie au Je une conscience de lui-même c'est un don de soi pur et opérant du penser.

Si la chose parle

Par le penser, l'esprit de la chose s'accomplit dans la conscience. Ce que le penser peut découvrir dans le cas particulier de son activité n'est pas personnel. Dans son approche initiale, le penser est une éclosion au monde, et non un jugement. Celui-ci ne naît que de la connexion du penser aux autres facultés de l'âme. Si cette connexion personnelle est retenue et suspendue, une telle abstinence peut devenir organique pour l'*exigence* qui s'exprime alors dans le contenu du monde révélé par le penser. Ce qui s'exprime alors ne témoigne plus d'une relation entre ce qui est pensé et les préoccupations personnelles du sujet pensant, mais plutôt des conditions actuelles du monde. Le contexte de la chose découverte en pensant avec le reste des faits pris en considération, forme une collectivité ouverte. Ce qui peut en être interprété comme une *demande*, en revanche, est une action spécifique, possible. Celle-ci n'est pas donnée d'avance, c'est plutôt quelque chose qui relève d'un potentiel lequel est actualisé à partir d'une liberté d'action.

(**) Toute l'œuvre de Massimo Scaligero et celle de Lucio Russo (lequel nous a quittés en 2018) sont consacrées à cet amour dans le penser. Voir les travaux publiés en italien par le site *Osservatorio spirituale* à Rome. *Ndt*

Explorer le monde — façonner le monde

Si la nature de l'altruisme inhérente au penser est réalisée, et que la connaissance conduit ainsi à une vie intensive de son contenu dans l'âme, cette force productive apparaît alors qui précède l'action : l'imagination. Si dans le connaître le penser vit en faisant s'épanouir le monde, alors l'imagination s'implique dans le vouloir, en tant que capacité de façonnement. Ce qui se produit dans l'âme individuelle par le connaître n'est pas un signe précurseur impératif, ni une action résultant d'une contrainte quasi logique d'une cause. Mais dans la connaissance s'anime déjà cette lumière et cette chaleur, qui éveillent la vie et la vertu formelle des résolutions individuelles sommeillantes à l'état de germes. Un lien entre la cognition pensante et l'action imaginative, conçue comme un sacrifice, transparait dans l'utilisation apparemment lapidaire des mots par Steiner « *ce que j'avais à dire et ce que je croyais devoir faire.* »

Penser et connaître — vouloir et sacrifice

Il semble désormais également compréhensible que le connaître pensant, dans un désintéressement accompli, en conjonction avec l'imagination, soit capable de produire une action, laquelle peut à chaque fois être individuellement comprise comme une réponse à ce qui s'annonce dans le contenu connu à l'instar d'une interrogation. Du point de vue du connaître, le monde devient un accomplissement dans le penser sous sa structure résultant du passé. Du point de vue de l'action, un vouloir accompli les exigences du monde orientées sur le futur. Ce qui a été évoqué ci-dessus comme un sacrifice concerne donc le vouloir. Dans ce qui surgit par le vouloir dans l'action, peut révéler le caractère de sacrifice comme la mutation d'une référence à soi en référence au monde. Ce à quoi l'âme, en tant qu'agent, se trouve liée sans liberté, occupant ainsi l'espace que le penser cognitif peut créer pour l'imagination, c'est alors le contenu possible d'un sacrifice.

Connexion avec le Divin

Mais qu'en est-il de la connexion au divin dont le sacrifice montre le chemin ? Une connexion entre la cognition et l'action, réalisée de la manière décrite, sur la base d'une relation du Je qui n'est pas dirigée vers lui-même mais vers le monde, rend l'essence du monde présente dans sa propre essence. L'être du monde peut être interprété comme une essence divine au bon endroit au bon moment. Lorsque cette expérience se produit réellement dans la *Jé-ité*, elle est élevée à l'essence divine du Christ, connectée à la sphère du monde, qui vit comme l'essence supérieure de chaque être humain dans toutes ses destinées individuelles. Les paroles du Baptiste : « *Celui-ci doit croître, mais je dois diminuer* » attirent l'attention sur le caractère processuel de la transformation par le sacrifice, qui s'applique à l'existence humaine en tant qu'entité temporelle en général, et non pas seulement à une période spécifique. Le sacrifice est l'œuvre d'une vie. Connaître et agir ne sont pas des prérequis immuables à l'existence humaine. Ce n'est que lorsque la *Jé-ité* et le monde forment pour l'individu le contenu d'un avenir unique que la connaissance devient une réalité vivante du monde, et que l'action est à la mesure de son propre génie. C'est dans cette interaction entre savoir et agir que respire le souffle vital de la biographie et de l'œuvre de la vie de Rudolf Steiner.

L'idée comme forme d'exposition de l'esprit

Les considérations présentées jusqu'à présent sont tenues de manière générale et elles se meuvent dans le conceptuel. Elles ont été réalisées en confiance du penser. La vertu reliant de celui-ci vit dans des contextes d'une compréhension commune partagée. Ici, il s'agit des déclarations tardives de Rudolf Steiner en vue d'une compréhension de soi de son action. En clarifiant conceptuellement ces affirmations, certains aspects de leur contenu général deviennent clairs. La réalité personnelle peut être replacée dans un contexte individuel, sous forme d'auto-perception. Cette forme d'auto-évaluation clarifie également la vision que l'on a du Je d'autrui – en l'occurrence, celui de Rudolf Steiner. Bien sûr, elle l'éclaire non pas au sens d'une révélation, mais plutôt au sens d'une intuition, car la vision de soi, comme celle d'autrui, compte parmi les secrets les plus profonds de la vie humaine. Il s'agit donc moins d'une transparence absolue que d'une relation. En s'adressant à Rudolf Steiner, on prend rapidement conscience de la singularité de son œuvre et de sa personnalité. Cela est compréhensible simplement déjà en raison de l'abon-

dance de ce qui a pu être accompli dans une vie humaine telle que la sienne. Néanmoins, il me semble crucial que dès le début de son œuvre, Rudolf Steiner n'ait pas partagé une même chose avec tous, en choisissant la forme du penser pour communiquer sa recherche spirituelle. Ce tournant décisif vers une forme de communication fondée sur le penser s'opère dans une sphère supra-personnelle, tournée vers l'universel. En elle, chacun vit, en pleine compréhension, comme on vit avec son créateur. Rudolf Steiner considérait comme sa tâche de transformer sa vie spirituelle et de l'exprimer sous forme d'idées et de concepts. Pour celui qui perçoit une telle communication, cette perspective est inversée. Idées et concepts forment le commencement et le point de départ d'une vie spirituelle qui va s'en développer.

La couleur de ce qui est personnel

Il n'est pas surprenant que la fidélité en relation au conceptuel, comme moyen de présentation conforme à l'époque des résultats des expériences de nature spirituelle devint l'expression personnelle de l'essence même de Rudolf Steiner. Les caractères, propriétés et traits de caractère de sa personne se transformèrent en une forme de son expression et de son action déterminées par des idées pour exprimer l'humain en mettant en évidence les traits de l'humanité entière. Dans le cours de sa biographie, cette relation supra-ordonnée connut une telle intensification qu'elle finit par lui ôter totalement une compréhension familière de sa personnalité. Là où, dans une biographie, se rencontrent sinon des descriptions d'événements et de particularités, lesquelles esquissent le tableau d'une personnalité du proche voisinage humain, chez Steiner surgit alors cette prise de retrait au profit de créations et innovations futures débutant par une théorie cognitive spirituelle, en allant jusqu'à la restructuration innovatrice des champs de vie dans le social, les contextes culturels et scientifiques. Vue ainsi la question ne se pose pas de la différence entre un élément opérant au sens des exigences des choses et une personnalité détachée de cet effet, pour ainsi dire privée. Comment était Rudolf Steiner après le travail, lorsqu'il se remettait des exigences de la vie, lorsqu'il était fatigué, en vacances, lorsqu'il prenait un café avec des amis, lorsqu'il se promenait avec son épouse ? Les manifestations privées, que l'on tente souvent d'utiliser pour déduire des traits de personnalité, sont de peu d'utilité dans le cas de Rudolf Steiner. Elles n'occupaient pas de place significative dans sa vie et ne représentent donc que ce résidu inévitable dont l'existence incarnée fournit le cadre. Cultiver ce souci de soi ne faisait pas partie de la compréhension de soi ni de la pratique personnelle de Steiner. C'est probablement aussi pourquoi il s'habillait toujours en noir.

Ce qu'exige l'anthroposophie

Or, force est de constater que, tout comme le parcours de vie de Rudolf Steiner, l'œuvre entière de sa vie est née de la relation explicitée entre les exigences des choses et sa personnalité. Cette œuvre, somme de choses nouvellement créées, impose la même exigence à tous ceux qui la rencontrent et la considèrent comme essentielle à leur pratique intérieure et extérieure, à savoir, façonner leurs actions et leurs paroles à partir d'elle — de l'anthroposophie. Cela implique de rechercher les voies qui s'ouvrent à la percevoir et au penser humains comme des possibilités de développement, notamment à travers les écrits fondamentaux de Rudolf Steiner. Leur réalisation individuelle continue crée l'espace d'une émergence toujours renouvelée, à la force du poignet, hors de l'enfermement que chacun s'est imposé. La reconnaissance et la compréhension de la forme et de l'histoire de son être prodigieux culminent dans une vision de celui-ci qui permet à cet être de s'exprimer comme une exigence qui accompagne désormais la vie. Cet accompagnement du soi par la difformité qui l'habite depuis ses origines, et qui, dans son incommensurable profondeur, défie les catégories morales traditionnelles, constitue l'espace sacré de toute biographie. Le monde spirituel s'exprime en lui. C'est en lui que se trouvent les décisions qui appellent à une véritable transformation — le sacrifice comme acte d'amour.

Die Drei I/2025.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Stefan Weishaupt, est né en 1959 à Essen. Il fréquenta l'école Rudolf Steiner de la région de la Ruhr à Bochum. Il étudia la germanistique, la philosophie, la biologie et la pédagogie à Marburg et la structure linguistique, l'art théâtral et la comédie à Dornach. Il a travaillé comme éducateur théâtral et responsable culturel à Kassel, comme acteur, metteur en scène et producteur à Bâle et Berlin, et comme enseignant et éducateur théâtral à Lensahn. Il se concentre principalement sur Berlin. — Contact : st-weishaupt@t-online.de

Précieux, mais insuffisant

À propos de Stefan Weishaupt : *Les choses et le personnel* dans **Die Drei** 1/2025

J'ai apprécié la lecture de l'essai densément réfléchi de Stefan Weishaupt. Sa manière de partir d'une citation de « *Ma Vie* » de Rudolf Steiner, d'arriver à la conclusion que l'anthroposophie offre des possibilités pour suivre Steiner sur la voie d'une sortie sans cesse renouvelée de l'auto-confinement est approfondie et convaincante, une sorte d'extrait de la « *Philosophie de la Liberté* » et du chemin de la formation. Avec tout mon respect !

C'est probablement l'expérience que vit toute personne véritablement engagée dans l'anthroposophie : elle doit sans cesse renoncer à des choses anciennes et affectionnées, sacrifier ses propres préjugés, ses habitudes émotionnelles et ses coutumes en général, et redéfinir son propre rapport au monde si elle veut rendre justice à l'anthroposophie et aux questions et tâches que le monde lui pose. Un chemin de changement et de sacrifice.

Personne n'aime faire ça. C'est facile d'écrire et d'en parler, mais le chemin lui-même est toujours douloureux. C'est l'une des raisons pour lesquelles l'anthroposophie est épuisante et impopulaire. Il y a des chemins qui semblent plus courts et plus confortables. Jusqu'à présent, j'ai réussi à bien les suivre.

Ce qui me rend malheureux, en revanche, ce sont les conclusions que Stefan Weishaupt tire de ces réflexions sur Rudolf Steiner en tant que personne. Or, cela — peut-être juste une habitude émotionnelle ? — m'avait toujours particulièrement intéressée. Le mot « privé », appliqué à Rudolf Steiner, sonne presque comme une insinuation et une insulte. L'idée que quelqu'un puisse vouloir l'observer prendre un café avec son épouse Marie, un dimanche après-midi paraît ridicule.

Mais j'ai toujours été particulièrement intéressée par la manière dont une personne, que l'on admire d'autant plus qu'on étudie ses écrits et ses actes, était « privée », notamment dans ses rencontres. Que signifie se dépouiller des « particularités d'une illusion vide » ? Comment se comporte-t-on alors ? La crainte est qu'émerge quelque chose de rigide, de formel, d'impressionnant, comme on le rapporte également à propos de certains maîtres spirituels. Ou bien apparaissaient-ils ainsi uniquement dans les projections de leurs admirateurs ? Si l'on étudie les documents biographiques, les mémoires des premiers élèves de Ru-

dolf Steiner, on y trouve une riche documentation illustrative. Et quelle joie : rien de rigide, rien de conventionnel, rien d'impressionnant.

Mon anecdote préférée est celle de George Adams. Il était le traducteur de Rudolf Steiner lorsqu'il fut en Angleterre. Il était capable de traduire ses longs cours en trois « morceaux ». Il écoutait avec une concentration intense, les résumait dans une sténographie inventée spécialement à cet effet, puis récitait le tout en longs exposés, qui devaient durer chacun environ une demi-heure. Rudolf Steiner lui était très reconnaissant pour son talent de traducteur, l'admirait pour cela et le lui répétait à maintes reprises. Le jeune homme, cependant, était très timide, et les éloges de Steiner étaient probablement une torture pour lui, tout simplement parce que les rencontres personnelles étaient une torture pour lui.

Voici l'anecdote : Steiner et lui se rencontrent dans la cour d'un collège d'Oxford. Impossible de l'éviter. Steiner est visiblement très conscient du malaise d'Adams. Adams tente de se faufiler, mais Steiner le repousse. Il se penche, cueille une fleur sur le bord de la route, une mufler des jardins, et la place sur le nez d'Adams.

Je m'épargnerai, ainsi qu'au lecteur, la peine d'interpréter cette scène psychologiquement. On perçoit la gentillesse et le tact de Steiner. Voilà donc à quoi ressemble une personne agissant uniquement par imagination sociale...

Les anecdotes similaires abondent. D'après mon expérience, elles sont bien accueillies lorsqu'il s'agit de présenter l'anthroposophie aux jeunes. Après tout, on s'intéresse aux autres, y compris à leur vie privée — surtout lorsque, plus on s'approche d'une personne, plus elle révèle quelque chose de surhumain. Il ne suffit pas de souligner que Steiner s'habillait en noir^(*) parce que sa vie privée n'avait aucune importance pour lui...

Angelika Oldenburg

Die Drei 3/2025.

(Traduction Daniel Kmiecik)

(*) Le noir symbolisait, au niveau des anciens degrés ésotériques périmés, le stade modeste et premier de celui qui étudie simplement la base de la science ésotérique, lequel était encore appelé « corbeau ». Ceci explique aussi la « couleur » de la soutane des curés de l'Église catholique dans l'ancien temps et bien entendu ce dernier aspect n'a strictement rien à voir avec la biographie de Rudolf Steiner ! *Ndt*